

Le Galepin

- BLEU -

n°35 - 1^{er} novembre 2020



Automne mémorable

n°35 - Automne mémorable

Sommaire

RAFIK KHELLADI

OCTOBRE ROUGE 3

ISABEL ASÚNSOLO

AUTOMNE MÉMORABLE (HAÏBUN) 5

DANIÈLE PERRAULT

CHRONIQUE OCCITANE 8

MICHEL LE DROGO

LA MÉMOIRE QUI FLANCHE 10

NADINE FOUCHET

MISÈRE, LA MORT ET LE POIRIER 12

RÉGINE PAQUET

DISPARITION UN JOUR D'AUTOMNE 17

CHRISTELLE MATHIEU

L'ATTENTE DE LA TANTE 21

OCTOBRE ROUGE



C'EST DÉJÀ OCTOBRE!

Elle est passée très vite, cette année. Une année morte pour beaucoup. Il y a eu certains évènements qui ont marqué l'histoire de l'humanité et cette année aura été marquée. Il y eut la pandémie, le confinement, la solitude, la désolation, la mort. Même si les guerres se sont tuées. L'espace d'un instant. Un virus qui n'en finit pas de nous sidérer. Il a laissé ses traces et laisse encore et encore ses empreintes dans la chair déjà meurtrie de l'humanité. On ne saurait dire si c'est vraiment la fin ou si, comme à son habitude, il feint une fois de plus.

Je rentrais comme tous les jours de ma vadrouille aux côtés de ma belle. Une vadrouille qui n'en était pas vraiment une. Enfin, une flânerie tout de même. Ce jour-là on revenait ensemble du travail. On rentrait à la maison. On prenait notre temps. Une promenade en soi. Un instant d'échange et de dialogue. Un moment où nos regards s'estompent dans les chemins de la ville. Un moment court mais grand de vérités. Celles-là même que l'on redécouvre lorsqu'on se retrouve seul face au monde mais seulement quand on tend l'oreille et le regard vers ce qui nous entoure.

C'est une décision prise depuis quelque temps. Un retour à l'essentiel. Un retour à l'authentique. Marcher, regarder, contempler, découvrir, s'émerveiller, sourire à la vie et échanger avec ce qui nous entoure.

Le chemin est bien connu de nous deux. On redécouvre chaque jour les mêmes décors, les mêmes plantes, les mêmes fleurs, les mêmes rebords de trottoirs, les mêmes nuages, les mêmes couleurs, les mêmes retours de sentes, les mêmes chaussées, les mêmes portes de maisons, les mêmes murs de travers, les mêmes arbres, les mêmes feuilles par terre. Ni tout à fait les mêmes ni tout à fait d'autres...

Les trottoirs couverts de feuilles de toutes couleurs, jaunes, rouges, orange ou marron, rappellent le mélange de la lumière et de l'obscurité. Une douceur délicate et charmante. Un air de musique qui berce la nature et la laisse prendre lentement son sommeil.

Nous longions un sentier battu, qui dessinait une promenade le long de la chaussée. À chaque passage d'un arbre, l'artère esquissait le battement d'un cœur, celui d'un intervalle de musique. Un rebond de notes et de silences. On marchait et nous nous laissions

bercer par cette symphonie. Le temps était lent et volontairement long. On se laissait envahir par ce qui nous entourait. Soudain happé par je ne sais quelle image, je retins ma belle. Je la pris par la main et la menai quelques mètres en arrière. Là devant nous un trou. Un hiatus dans ce cheminement de vie. Je lui montre alors le visage d'un être meurtri. Un arbre vient de mourir, raccourci à ras du sol. On ne voit plus que ce vide. Un moment de brisure dans cette mélodie. Un silence ineffaçable. Une éternité. Elle et moi, nos regards: Aimons-nous jusqu'à la fin du monde.

Quelques jours plus tard, un professeur rendra son dernier souffle de liberté. Décapité par la haine, la barbarie et l'ignorance.



AUTOMNE MÉMORABLE

(*haibun*)



LA PETITE FEUILLE ROUGE, JE NE VOIS QU'ELLE, SUR LE BORD. Je ferme les yeux, j'appuie ma tête sur la pierre, une pierre en guise d'oreiller comme dans le haïku de Santôka. Mon corps est plongé dans l'eau brûlante. En contrebas, la rivière roule entre la mousse.

C'était un rêve, ce voyage. Tu avais insisté: Cet automne. Après, après on ne sait pas...

Dans le métro, je dessinais des caricatures des voyageurs qui faisaient semblant, cette politesse japonaise, de ne pas s'en apercevoir. Elles sont restées sur mon cahier, tiens: regarde la jeune femme qui dort avec ses écouteurs, le gars, il lit un manga sur son téléphone, et cette fille avec un

masque...

À Tokyo, les carrefours se traversent en diagonale. J'ai aimé les rues bondées, les hauts immeubles, l'élégance effacée des femmes ou leur excentricité de poupée, les nœuds et les jarretières, les fruits de mer comme des pieds de bœuf du marché d'Ueno, les nuits à Asakusa, les tripes et le saké, les hommes d'affaires qui roulent sous la table après une seule bière, les entrailles de poissons piquantes, très dures sous la dent. Le silence des temples.

Et un seul chrysanthème, acheté chez le fleuriste, tu te souviens? ou était-ce un dahlia?

J'ai aimé ne pas comprendre, ou à peine, les dessins des mots (quel bonheur une langue qui se dessine), déchiffrer comme un enfant, les idéogrammes anciens et les *hiraganas*: une syllabe après l'autre.

Mais plus que tout, j'ai aimé la montagne japonaise.

Le parfum des mélèzes en descendant du train, cette odeur profonde et joyeuse de pommes blettes. Ce ciel bleu très haut, ce froid sec, ces nuages. Pas d'autres voyageurs que toi et moi. Près du village, une femme contemplant les dernières feuilles de l'érable rouge mémorable.

Après la nuit passée à l'auberge, notre petit déjeuner sur un réchaud, comme avant:

soupe et riz, truite fumée. Il faut ajouter les champignons, comme ça. L'aubergiste me montre, très sérieux. Je parviens à dire C'est bon, *oishi dess*.

Quel beau papier, dans les livres japonais! J'ai arraché une feuille de garde pour dessiner la montagne jaune, l'ombre mauve magique. Autour de l'auberge, à l'aube, les roseaux miscanthus se penchent, transpercés par le soleil d'octobre. Il fait froid aux pieds.

Nous commençons la marche. Toutes ces feuilles... du hêtre on dirait, du châtaignier. Des papillons blancs nous mènent par le bout du nez. Ce *tît tît*, ce doit être un rouge-gorge qui fanfaronne ou alors, il n'est pas content que je sois, comme lui, habillée de rouge.

Le temps passe différemment. Ici il coule, il s'échappe. La journée file, les distances non plus ne sont pas les mêmes. Un problème d'échelle, sur la carte? Ou alors c'est nous. Au sommet de la montagne, l'herbe craque soudain: du givre!

Les Japonais ont une peur bleue des esprits quand le soir tombe. Ils ont peur des morts. Ils ont surtout peur de l'ours des montagnes, le terrible *kuma*. C'est pour ça qu'il y a des clochettes partout au bord du chemin, pour les avertir de notre passage...

Nous faisons une halte, sur un pont, au soleil. Tu te souviens de ce que nous avons mangé? Une boîte de sardines, un œuf confit qui avait six mois et qui remplissait la bouche d'une pâte amère et sucrée à la fois.

Après le pont, il y avait un panneau. Avec mon livre de kanjis, je l'ai déchiffré: "*Attention, les ours sont dangereux, ils sortent quand le soir tombe*". Nous rions, car le soir tombe. Il est tombé de fait mais nous ne sommes plus trop loin du but, il suffit de dévaler la montagne, il y a un chemin, un seul, se perdre est impossible. On voit les lumières du hameau, d'ailleurs. Rien à craindre. Non, l'ours à nous ne fera pas peur, non. Je crois que nous l'avons déjà rencontré, ce bruit dans les fourrés. Il a dû fuir de nous.

La nuit, l'air de la montagne est si pur que l'on voit la face cachée de la lune, ronde, alors qu'elle n'est pas pleine.

Nous arrivons à l'auberge et après avoir déposé nos affaires, nous allons droit à l'*onsen*, le but du voyage: les bains chauds à ciel ouvert. Un pour les femmes, un pour les hommes. Un pour toi, un pour moi, nus sous les étoiles.

Dans l'eau, seule, j'oublie quoi? J'oublie tout. Même ce que je n'ai jamais dit.

Et je pense à nos nuits, à mes doigts qui pianotent sur ta hanche, compter jusqu'à cinq, jusqu'à sept, cette manie. Je pense à la lune, à toutes ces nuits depuis.

J'inspire le parfum de l'eau. La rivière coule bruyamment, même la nuit. Je dois m'être endormie car, quand j'ouvre les yeux, j'entends l'eau qui coule à nouveau.

Cette petite dépouille qui flotte et je recueille: une mue de libellule.

Quand nous nous retrouvons, après le bain et l'œuf cru rituel censé redonner de l'énergie, nous faisons l'amour. (Comment se souvenir de toutes les autres nuits? Je ne me souviens que de la dernière. Et comment fera-t-on, pour la dernière? Comment le saura-t-on?)

Le lendemain, sur le drap, une tache toute ronde. L'empereur est encore passé, on rit.

Combien de fois encore? Impossible à effacer. Avec de l'eau, c'est encore pire, la tache s'étend... Il paraît qu'il y a longtemps, le drapeau japonais était rose, pas rouge. Quel pays, vraiment.

Ce que j'ai laissé, là-bas? Mon ombre. Il paraît que cela est déjà arrivé, que les ombres s'impriment.

Et les feuilles tombent...

Fixe l'objectif, voilà!

Ça f'ra un souv'nir



CHRONIQUE OCCITANE

PARCOURONS ENSEMBLE LE TRIANGLE BLEU. Tout à trac, je vous pose problème. Le Triangle d'Or, vous connaissez, mais le bleu? J'avoue mon forfait: c'est une notion du passé. Dans ce triangle se cultivait jadis le pastel, plante crucifère qui prodiguait au pays le ciel sur la terre. Et l'or n'était pas loin.

Usons donc d'une notion plus actuelle et parlons du Pays Passion. Comment résister à la magie de ce mot? Qui ne rêve en son for intérieur de brûler de ses feux sans retenue, de l'épouser sans retour, et sans préjuger des blessures qu'elle peut laisser à l'âme? Nous y sommes. C'est un pays plus rose que bleu par ses briques, qui se chauffe au soleil et se prévaut de cette appellation dans ses brochures touristiques. Un leurre, dites-vous? Ne soyez pas si sévères; ne jugez pas trop hâtivement.

Nous sommes en octobre. La langueur automnale, la luminosité de l'air, l'odeur de terre mouillée ne vous rendent-ils pas romantiques? Pensez à tous les poèmes inspirés par le bel automne, surtout lorsqu'il se donne des allures d'été indien. Entre la mélancolie qui endort et la passion qui réveille, le cœur peut balancer. Moi, le narrateur omnipotent, je penche pour les couleurs subtiles de la mélancolie. Prenons plaisir à la rousseur naissante des frondaïsons, au mauve des colchiques, au caramel des glands craquant sous les pas.

Savourons cette promenade d'entre saisons qui engendre la nostalgie. Gens des villes, spleen n'est pas stress. Goûtez, comme dit la chanson, les plaisirs démodés. Mais voilà que, colchiques mises à part, c'est l'or qui s'installe insidieusement dans ce triangle. Et l'or, fragment de soleil, ramène insidieusement l'éclat de la passion. Quelle illusion que l'omnipotence du narrateur! Vous l'avez dit, tout est leurre.

Or donc, suivez-moi au hameau des B. où cette saison provoque une effervescence sans pareille. Mais quelle est la raison de ce va-et-vient incessant de voitures du "triangle"? C'est la chasse aux champignons. Si elle a toujours provoqué dans le milieu sylvestre grand remue-ménage, elle a dû, tout comme sa sœur, la chasse aux papillons, susciter aussi des effusions mémorables. L'on peut encore espérer, en ce temps d'abondance, en ce pays de Cocagne (un autre de ses noms), que l'amour soit au rendez-vous, que les corps se joignent et s'alanguissent sur le lit de feuilles. Cependant, moi qui séjourne ici depuis plus longtemps que vous, je n'en ai pas encore décelé les signes.

Je connais votre prochaine question. Pourquoi tous ces attroupements près de l'école? Ah, bien sûr, vous arrivez! Vous n'êtes pas au fait. Pourtant, la nouvelle a circulé de portable en portable: l'installation des vendeurs de champignons alimente les conversations. Donc, à chaque passage en voiture au carrefour, l'on jette un coup d'œil inquisiteur, voire suspicieux, afin de savoir qui vend, l'ampleur de la récolte et les prix pratiqués, pour en conter à son voisin et en deviser d'un ton réprobateur. On pouvait reconnaître parmi

eux la Juliette du village, le fils à Prat de S., et d'autres encore. Mais il y avait là surtout des gens venus d'ailleurs, des étrangers comme vous et moi, pour chasser le champignon-roi, le cèpe.

Dans la commune avoisinante, à coup sûr le plus beau des villages de France selon ses habitants, pour la première fois cette année, des panneaux d'interdiction ou de réglementation de la cueillette ont fleuri. Les propriétaires terriens, de bois et de prés, ont dû y aller de leur poche pour obtenir une carte qu'ils peuvent déléguer au gré de leur bon vouloir, autorisant la cueillette.

Les gendarmes verbalisent. Les voilà occupés à une tâche de haute importance. Et le long des routes et des sentiers, dans les fossés, à qui appartiennent les jolies ombrelles? Autrefois, le dicton répondait "au petit soldat", celui qui, à la guerre, prenait tous les coups. Mais, me direz-vous, il n'y a pas de quoi fouetter un chat ni parler de coups. Imaginez pourtant que vous vous promeniez dans votre bois, un grand panier à la main, par un beau soleil qui darde ses rais obliques à travers le feuillage éclairci et jaunissant, sur le sol jonché des bogues des châtaignes, des javelles abandonnées et des fameux cèpes dorés. La douceur du jour et la richesse des couleurs vous inspirent. Vous songez aux petits plats naturels et raffinés que vous vous apprêtez à cuisiner pour l'objet de vos désirs, à tous ces bocaux bien alignés sur l'étagère de votre cellier, que vous allez remplir pour que dure le plaisir.

Et vous cueillez allègrement les petits, les gros, les ombrelles naines et les gigantesques parasols. Vous êtes heureux, la chance vous sourit. Vous marchez longtemps, l'âme légère, les yeux rivés à terre d'où montent enfin des senteurs d'humus dans la fraîcheur du soir tombant. À l'orée du bois, avec un plein panier et de pleins poumons, vous vous préparez à rebrousser chemin quand deux gaillards vous demandent votre autorisation. Interloqué, vous leur affirmez que vous êtes le propriétaire des lieux. Qu'à cela ne tienne, ils vous dérobent le fruit de votre quête et dévalent vers leur véhicule. Quand, enfin, vous vous ressaisissez et songez à relever le numéro de leur plaque et qu'ils remarquent votre geste, que diriez-vous alors s'ils faisaient volte-face et vous laissaient proprement sur le carreau, manière de parler, bien sûr, avec un œil poché, un cubitus cassé et mûr pour un séjour à l'hôpital? Pour une cagette de champignons, de cèpes il est vrai, l'or des bois.

Là, vous doutez. Mais ce n'est pas une galéjade. Le Pays Passion est en Occitanie, pas à Marseille. On est sérieux dans ce pays. Mais parfois les passions se déchaînent et, pour l'or des bois, on se fait étriper. D'ailleurs, je vais vous dire à qui c'est arrivé. Il est encore à l'hôpital, vous pouvez vérifier. Et ne vous trompez point, c'est Escanocabre qu'il s'appelle, celui d'en haut, pas celui du Moulin. Son nom sonne drôle à vos oreilles, je le sais depuis peu, il veut dire étouffe-chèvre. Charmant pays, non?



LA MÉMOIRE QUI FLANCHE



“Il y a quelque chose du printemps dans l'automne, et les derniers parfums de l'année ressemblent parfois à ses premières émanations.”

Alexandre Dumas

CET AUTOMNE-LÀ, CE N'ÉTAIT DÉJÀ PLUS LA PLUIE TENACE sur les marronniers de la cour de récréation. Il fallait

alors laisser les beaux marrons luisants, hélas perdus pour nos batailles – ici prohibées – d'artilleurs en culottes courtes, sur le sol jonché de bogues crevées. Oubliée aussi la sonnerie qui figeait sur place toutes nos courses juvéniles sous peine d'une calotte infligée par le directeur, petit quinquagénaire républicain, surgi de nulle part pour la circonstance, et qui seul donnait le signal général de rejoindre chacun son rang pour entrer dans les classes sombres de l'imposant collège.

Ce n'était toutefois pas encore les plaisirs gastronomiques des fromages roux et musqués, arrosés de crus délectables, avec du pain frais craquant, des noix sèches, du raisin sucré ou des pommes acidulées.

Mais c'étaient déjà les poésies d'Apollinaire, et toutes les rimes heureuses qu'on pouvait jeter sur le papier pour honorer Christine, Michelle, Valérie, Sylviane, Carole ou autres Élisabeth, et vêtir ses fantasmes de lin blanc à défaut de les coucher sur vélin blanc.

Mais de qui donc ai-je été amoureux cet automne si particulier? Aucune autre passion non plus ne revient à ma mémoire, aucun souvenir particulier de lieu, d'espace, de sensation ou d'activité extraordinaires. Sinon, cette chambre plus nue que rustique avec trois lits, et l'éclat blafard de l'aube filtrant à travers un défaut du volet. Un appel à l'extérieur, et à l'intérieur de la pièce, deux plaintes étouffées. Vite se mettre sur pied, se débarbouiller au robinet d'eau glacée, et se ruer, hâtivement fagoté pour une journée de travail, vers la table du petit déjeuner: café noir et tartines de gros pain beurré! Nous étions deux étudiants à souffrir du mal de reins hérité de la veille passée dans les vignes. Les Portugaises qui tranchaient les grappes avec nous travaillaient vite et efficacement. Surtout ne pas songer à rester à leur hauteur, sinon on oubliait la moitié des grains sur le cep. Ne pas trop se laisser distancer non plus, pour garder le moral.

Le matin était très frais, mais le soleil généreux chauffait vite. Bientôt, nous serions moulus. Moulus et essorés. Tous ceux qui ont participé aux vendanges vous conteront les repas du soir, les veillées et les agapes festives finales. Tout ça est bien connu, mais pour

moi, le plus mémorable se trouve ailleurs.

Matthieu était, dans ce petit village de Bourgogne, une sorte de notabilité, le plus ancien peut-être. C'était un petit homme sec et sans âge, aussi noueux que ses pieds de vigne. Probablement rompu au dernier quart de siècle de vendanges, il semblait se trouver partout à la fois. Chaque jour pourtant, nous vendangions sur les parcelles d'un vigneron différent qui nourrissait alors, à sa table, tous les vendangeurs.

Vint le tour de Matthieu. Rien ne devait pouvoir nous manquer à sa table. Imaginez une longue table rustique d'hôtes servis à loisir de pain, viandes et fromages, le tout arrosé du chaleureux Pinot de Matthieu, un beau jour de septembre, avec une porte entrouverte sur la cour exposée au soleil de midi. À l'intérieur de la grande pièce, les plats chauffaient sur une cuisinière en fonte alimentée régulièrement au boulet de coke par le patriarche du village. J'étais placé à côté de la fournaise dont les plaques irradiaient une réverbération blanche. Je transpirais mon vin sîtôt que bu, réclamant bientôt de l'eau, en évitant de me faire remarquer par le vénérable Matthieu qui paraissait aussi à l'aise dans sa cuisine que Vulcain dans sa forge, sous l'Etna en éruption. Et comment refuser les plats qu'il faisait repasser scrupuleusement ?

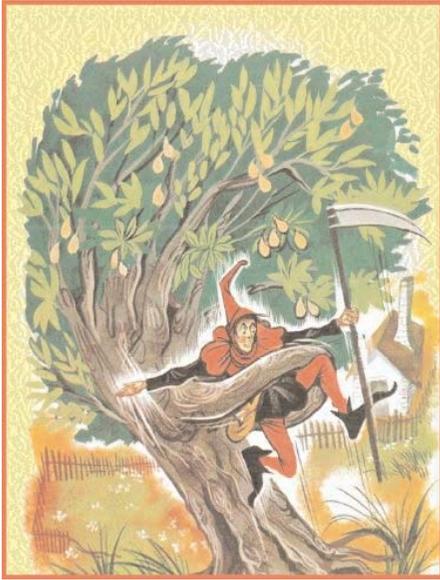
L'autre étudiant, placé plus favorablement à la longue table commune, sortit avant moi. Quand je m'écroulai enfin en plein soleil, il fumait goulûment une gauloise pour tenter de se rafraîchir.

L'air surchauffé de la vigne me permit de retrouver une respiration plus régulière, et le signal de la reprise fut donné par Matthieu qui écrasa du pied sa gitane maïs noircie et nous remit vaillamment à l'ouvrage.

Voilà le plus vif souvenir de cet automne où je peine à me rappeler autre chose, sinon peut-être le repas d'adieu à la famille de vigneron qui nous avait accueillis dans sa ferme. Devant une imposante flamusse aux pommes, nous fumes à l'honneur, ce soir-là, l'autre étudiant et moi, chacun un verre de vin frais à la main : nous buvions, lui à sa fête, et moi... à mes vingt ans.



MISÈRE, LA MORT ET LE POIRIER



– JAMAIS VU ÇA!

– Moi non plus.

– Normal. Toi tu es tout neuf ici, mais moi en vingt-cinq ans, jamais, tu m'entends, jamais, je n'avais vu ça.

Dans le jardin de Lisette, le vieux poirier, tordu, moussu, bavarde avec le jeune et frêle pommier planté trois ans plus tôt non loin de lui. Le soleil tape encore très fort en cette fin de septembre. Au fond, les dahlias paraissent en jaune-orangé.

– Mais comment cela est-il possible? interroge le petit pommier.

– La faute au réchauffement climatique! Alors que mes premiers fruits arrivaient à maturité, des bourgeons se sont formés sur

de nouvelles branches. Ils gonflaient gonflaient, ça me tirait du diable et un matin, paf, les fleurs sont sorties. Des fleurs et des fruits en même temps que j'ai portés! Jamais vu ça.

– Moi ça m'a fait pareil, mais comme mes pommes sont toutes petites, c'est la première année que j'en porte, j'ai pensé que c'était normal.

– Quand tu sais pas, tu demandes!

Une poire tombe dans un bruit sourd qui surprend le gros chat blanc assoupi sur une pierre. Sans transition il bondit en direction du parterre de marguerites où un papillon danse de fleur en fleur.

– Même la glycine n'en finit pas de fleurir tu as vu?

– Elle, c'est normal.

– Ah bon?

– La glycine est la plus capricieuse de toutes les plantes, elle ne fait que ce qu'elle veut, tu apprendras cela. À côté d'une clématite, elle boude et ne fleurit pas. C'est sa façon à elle de choisir ses voisines en quelque sorte.

Le chat gratte une taupinière.

– J'me demande ce qu'il fait à remuer la terre comme ça. Il cherche une bête?

– Non, il se prépare à arroser la terre...

– C'est toi le plus vieux ici?

– Oui. Avant il y avait aussi deux pêcheurs mais ils ont été sciés; ils se cassaient de

partout et ne donnaient plus rien. Je commence à peiner moi aussi; mes poires sont si nombreuses que mes plus vieilles branches plient, on m'en a déjà coupé quelques-unes. La mousse enveloppe mon tronc, mes feuilles se ratatinent, je ne vais pas tarder à souffler la veilleuse. C'est d'ailleurs pour cela que tu es planté si près de moi: pour me remplacer.

– Oh! Mais les pommes et les poires sont des fruits si différents!

– Oui bien sûr et la poire est infiniment plus délicate, plus juteuse, plus sucrée, plus fine en goût et...

– Mais nous, on entretient la jeunesse, on symbolise le renouvellement, la fraîcheur...

– Oooh, te fais pas d'illusion, tu ne resteras pas toujours jeune!

– Mais on dit aussi que la pomme est un fruit de science, de magie et...

– Et l'histoire du poirier de Misère, tu connais?

– Non.

– Eh bien, tu ne sais pas tout! Écoute!

L'histoire se passe en Flandre, sur les bords de l'Escaut. Vivait là une vieille femme nommée Misère qui paraissait aussi vieille que le monde. Elle habitait à l'écart, dans une pauvre mesure, elle vivait de mendicité.

Toute pauvre et vieille qu'elle était, elle était heureuse, Misère, car elle avait un fidèle compagnon, un chien nommé Faro; et elle possédait aussi dans un petit clos, derrière sa hutte, un arbre, un seul: un poirier qui donnait chaque automne de belles grosses poires sucrées et juteuses. Et la grande joie de Misère était de manger chaque année les fruits de son poirier.

Mais voilà, les garçons du village aussi aimaient ces poires et chaque automne ils venaient marauder dans les parages, si bien que Misère devait laisser son chien pour garder le poirier pendant qu'elle partait mendier. C'était un crève-cœur, aussi bien pour la pauvre femme que pour le pauvre chien.

Un hiver il gela à pierre fendre durant deux mois. Il tombait tant de neige que les loups quittaient les bois et se montraient dans les villages. C'était une terrible désolation dans tout le pays, et Misère et son Faro souffraient de la faim et du froid encore plus que les autres.

Un soir où un vent glacial soufflait sur la campagne, alors que Misère et Faro se serraient l'un contre l'autre pour se réchauffer, on frappa à la porte.

“Par pitié, ouvrez à un pauvre homme qui meurt de faim et de froid!” fit une voix plaintive.

Misère se leva, haussa le loquet et découvrit un vieil homme qui paraissait encore plus vieux et plus misérable que Misère elle-même.

“Asseyez-vous, mon brave homme, lui dit-elle. Vous êtes bien mal tombé, mais j'ai encore de quoi vous chauffer.”

Elle a mis au feu sa dernière bûche, a donné à l'étranger trois morceaux de pain et une poire qui lui restaient. Puis elle lui a tendu son unique couverture de futaine, et lui a offert sa paillasse, tandis qu'elle-même s'arrangeait pour dormir la tête appuyée sur son escabeau.

Le lendemain matin, en se levant, elle vit que l'étranger était déjà debout et prêt à sortir.

– Quoi, vous partez déjà? dit-elle.

– Ma mission est terminée, a répondu l'inconnu. Je ne suis point ce que je parais; et je voulais voir si les hommes étaient encore charitables. Hélas! Tous m'ont laissé gretlotter à leur porte. Toi seule as eu pitié de mon malheur, et tu étais aussi malheureuse que moi. Je suis un bon génie et je peux te récompenser; fais un vœu, il s'accomplira.

– Je n'ai besoin de rien! s'écria Misère.

– Tu manques de tant de choses que tu dois bien avoir un désir, dit le génie.

Mais Misère se taisait.

– Veux-tu une belle maison avec un grenier plein de blé, et du bois plein le bûcher? Veux-tu des trésors, des honneurs?

Misère se taisait toujours.

– Un génie qui se respecte doit récompenser une pauvre charitable! fit-il alors d'un air piqué. Parle, ou je croirai que tu refuses par orgueil.

– Puisque vous l'exigez, a répondu Misère, j'obéirai. J'ai un poirier qui me donne de fort belles poires mais les jeunes du village viennent me les voler, et je suis obligée de laisser mon pauvre Faro à la maison pour monter la garde. Faites, s'il vous plaît, que quiconque grimpera dans mon poirier n'en puisse descendre sans ma permission.

– Accordé! fit le génie en souriant de tant de naïveté.

Puis il salua Misère, fit une caresse à Faro et se remit en route.

Le temps passa. La visite du génie avait dû porter bonheur à Misère car elle rapportait toujours de ses tournées quelques bonnes provisions.

Puis l'automne revint.

Les garçons du village guettaient Misère. Quand ils la virent s'en aller en compagnie de Faro, ils ne perdirent pas un instant. Ils entrèrent dans le clos, grimpèrent dans le poirier et remplirent leurs poches. Mais quand ils voulurent descendre, ce fut une autre histoire. Les branches se sont animées, se sont déployées, les ont enserrés; les garçons étaient prisonniers, ils avaient beau crier, ils ne pouvaient plus bouger.

À son retour, Misère en a trouvé sept perchés là-haut et elle les y laissés longtemps. Quand elle a bien voulu les délivrer, elle a lancé Faro à leurs trousses, si bien que les garnements ne sont plus jamais revenus.

Mais voilà qu'à la fin de l'automne on frappa à nouveau à la porte. C'était une vieille femme, longue, maigre, vêtue de noir et qui tenait une faux.

– Déjà? s'écria Misère.

– Comment ça déjà? Tu devrais me remercier au contraire, toi qui es si pauvre et si vieille!

– Pas si pauvre et si vieille que vous croyez! Je n'aurai que quatre-vingt-quinze ans à la Chandeleur!

– Allons! Il est temps de te reposer.

– Je ne suis pas si fatiguée! a répliqué Misère. Et puis, cela ferait trop de peine à mon pauvre Faro.

– Faro te suivra. Allons, décide-toi.

– Accordez-moi au moins quelques minutes, que j'enfile ma plus belle robe, je ne peux pas partir ainsi tout de même.

La Mort a accepté. Misère a sorti d'une vieille valise sa robe à fleurs, son blanc bonnet et son vieux manteau qu'elle gardait pour les jours de fête. Tout en s'habillant, elle a eu une idée et n'a pu s'empêcher de sourire.

– Pendant que je m'apprête, voudriez-vous me rendre un service? dit-elle à la Mort. Ce serait de monter sur mon poirier et de me cueillir les trois poires qui restent.

La Mort a accepté, elle a grimpé dans le poirier, cueilli les trois poires mais quand elle a voulu descendre, cela a été une autre histoire. Les branches se sont animées, se sont déployées, l'ont enserrée. La Mort était prisonnière, elle avait beau crier, elle ne pouvait plus bouger.

– Hé! Misère! Aide-moi donc! Je crois que ce maudit poirier est ensorcelé!

C'était si comique que Misère éclata de rire.

– Ma foi! fit-elle, je ne suis point si pressée de partir avec toi. Tu es bien là, restes-y. Les hommes vont me devoir une fière chandelle!

Et elle ferma sa porte, laissant la Mort dans le poirier.

Au bout d'un mois, comme la Mort ne faisait plus son service, on fut tout étonné: les plus grands malades guérissaient, les plus grands vieillards paraissaient décidés à vivre éternellement, et un garnement tombé dans l'Escaut en ressortit sans le moindre mal. L'étonnement redoubla quand on apprit qu'il en était de même dans toute la Flandre.

L'année passa, puis une autre, et l'on apprit que personne n'était mort en France, ni en Belgique, ni en Hollande... On crut que les hommes étaient devenus immortels et on fêta la nouvelle par de grandes réjouissances.

Puis les années passèrent, dix, vingt, trente... et ce fut une autre chanson: la terre regorgeait d'habitants; comme les animaux ne mouraient pas plus que les hommes, c'était un véritable encombrement; on ne savait plus où mettre tout ce monde, on ne savait plus comment le nourrir; les plus vieux en avaient assez, et réclamaient à cor et à cri un remède contre la vie. On en vint à promettre les plus belles récompenses à qui retrouverait la Mort.

Ce fut à ce moment-là qu'un brave homme, médecin de son état, se promena du côté de chez Misère. Il marchait tout absorbé dans ses pensées quand il entendit une voix plaintive. Il leva les yeux et bondit de joie en reconnaissant la Mort.

– Comment! C'est vous? Mais, que faites-vous dans ce poirier?

– Rien du tout, je vous assure! Donnez-moi donc la main que je descende.

Le docteur tendit la main, et la Mort fit un tel effort pour se détacher de l'arbre qu'elle enleva le docteur de terre. Et le docteur se retrouva dans le poirier! Mais quand il voulut descendre, ce fut une autre histoire. Les branches se sont animées, se sont déployées, l'ont enserré. Le docteur était prisonnier, il avait beau crier, il ne pouvait plus bouger. Quant à ses cris et ses appels, ils étaient inutiles, car Misère et Faro étaient devenus si vieux qu'ils étaient sourds comme des pots, et personne ne venait jamais jusqu'à la mesure.

Par bonheur, les amis du docteur s'inquiétèrent bientôt de sa disparition. On organisa des recherches pour ratisser la campagne en tous sens et une troupe finit par passer sur le chemin de la mère Misère.

À son approche, le docteur hurla de plus belle et agita son mouchoir en signe de détresse :

– Par ici, les amis ! Je l'ai trouvée ! J'ai trouvé la Mort ! Je la tiens ! Mais impossible de descendre de ce maudit poirier !

On se mit à courir en criant des Hourrahs ! Le premier arrivé tendit la main sans défiance, mais Hop ! Il fut enlevé de terre sans comprendre ce qui lui arrivait.

Le second... hop ! Même sort !

On se mit à quatre ou cinq pour tirer sur une seule main, mais le poirier gagnait toujours et il fut bientôt couvert d'hommes.

Alors, on eut l'idée d'abattre le poirier ; on s'arma de haches pour frapper le tronc mais hélas on ne voyait même pas la marque des coups.

Enfin, on fit un tel vacarme que Misère vint aux renseignements. On lui expliqua ce qui se passait depuis si longtemps.

– Moi seule peut délivrer la Mort, répondit Misère, et j'y consens, mais à une condition : que la mort ne vienne jamais nous chercher, Faro et moi.

– Tope là ! s'écria la Mort. Je te le promets.

Alors Misère cria : “Descendez ! Je vous le permets.” Et la Mort, et le docteur, et tous les autres tombèrent du poirier, comme des fruits trop mûrs.

C'est comme cela que la Mort a pu se remettre à sa besogne et c'est pourquoi la Misère est toujours de ce monde.

– Ouah, elle est belle ton histoire ! Je ne savais pas pour la misère, s'extasia le petit pommier.

– Quand tu sais pas, tu demandes !



DISPARITION UN JOUR D'AUTOMNE



Noir et Blanc, deux personnes (hommes ou femmes) qui ne se connaissent pas, assises sur un banc public.

Noir : Vous entendez ?

Blanc : Quoi ?...

Noir : Vous n'entendez pas ?

Blanc : Si parfaitement. Pourquoi ?

Noir : Parce qu'il n'y a plus rien à entendre.

Blanc : J'entends votre voix, vos paroles.

Noir : Je me tais. Qu'est-ce que vous entendez ?

Blanc : (*un temps*) Le silence.

Noir : Oui le silence. Le grand silence des mondes disparus.

Blanc : Comme vous y allez !

Noir : Non, je n'exagère pas, nous sombrons dans le silence infini.

Blanc : (*en se levant*) Bien... Excusez-moi. Il faut que j'y aille sinon je vais être en retard...

Au revoir. Merci...

Noir : Attendez, vous oubliez quelque chose.

Blanc : (*s'arrêtant de partir*) Mais non...

Noir : Votre peur, vous avez laissé un grand morceau de votre peur là sur le banc à mes côtés.

Blanc : C'est impossible.

Noir : Vous n'avez pas tort d'avoir peur. On a éteint tous les chants d'oiseaux.

Blanc : Vous... vous avez raison... Je n'y ai pas pris garde mais les oiseaux ne chantent plus cet automne.

Noir : Ils ne chantent plus parce qu'ils ont disparu. Souvenez-vous, quand avez-vous vu un oiseau pour la dernière fois ?

Blanc : (*se rassurant*) Il y a un plus d'un mois. Le canari de Madame Berthillon. Madame Berthillon est ma voisine.

Noir : Il chantait ?

Blanc : Non, le pauvre. Madame Berthillon m'avait appelé au secours. Elle l'avait découvert mort dans sa cage.

Noir : Vous voyez !

Blanc : Sans doute un simple arrêt cardiaque. Les oiseaux dans ce domaine hélas nous ressemblent.

Noir : Nous ressemblaient.

Blanc : Vous dites ?

Noir : Qu'ils ne peuvent plus nous ressembler puisqu'ils sont tous morts.

Blanc : (*se lève et tourne en rond*) Attendez.... attendez... c'est vrai ! Le pigeon qui gisait sur le bord de ma fenêtre, le rouge-gorge couché sur le dos, pattes raidies dans le jardin de mes parents, les corneilles en gros tas noir inerte parmi les poubelles à ciel ouvert... Je n'ai vu que des cadavres d'oiseaux ces derniers temps.

Noir : Oui, ils ont tous péri.

Blanc : Comme les dinosaures autrefois, de façon incompréhensible.

Noir : Pas si sûr.

Blanc : (*se rasseyant*) Vous en savez plus que vous ne m'en dites !

Noir : Peut-être.

Blanc : Eh bien parlez, parlez donc !

Noir : Vous êtes de taille à supporter la vérité ?

Blanc : Je ne suis pas un enfant.

Noir : Nous aussi, nous mourrons.

Blanc : (*il rit comme soulagé*) Ah, ah, ah ! Certes. C'est dans l'ordre des choses.

Noir : Nous mourrons tous... bientôt.

Blanc : Vous vous amusez, hein ? Mais vous ne m'effrayez plus.

Noir : Je vous avais prévenu : vous ne supportez pas la violence de la vérité. Adieu ! (*il se lève et s'éloigne*)

Blanc : (*le rattrapant*) Non, non, vous ne vous en tirez pas avec autant de désinvolture. Rasseyez-vous, je vous écoute.

Noir : (*ton confidentiel*) Un mal sournois s'est emparé de notre monde. Nous l'avons provoqué. Désormais il est là. Il va tous nous atteindre.

Blanc : Quel mal ?... (*criant*) QUEL MAL ?...

Noir : La disparition.

Blanc : C'est impossible.

Noir : On va tous nous effacer sans douleur, à notre insu.

Blanc : Soyez plus clair, bon dieu !

Noir : Êtes-vous certain de votre existence ? Êtes-vous réel ?

Blanc : Quelle question ! Évidemment.

Noir : Vous vous trompez. Illusion d'optique.

Blanc : Prouvez-le.

Noir : (*se levant pour sa démonstration*) Nous ne sommes que le fruit de l'imagination d'un créateur. Il peut nous gommer quand il le veut si nous lui déplaisons. Zip ! Plus rien, plus personne. Ni vous, ni moi... (*se rasseyant*)

Blanc : Je n'aurais pas dû vous prendre au sérieux depuis le début. Vous souffrez d'un trouble de la personnalité aggravé. Je peux vous donner les coordonnées d'un excellent psychanalyste que j'ai consulté pendant plusieurs mois. (*cherche dans sa poche*)

Noir : Pour quelle raison ?

Blanc: Pour vous aider à guérir, pardi.

Noir: Non, pour quelle raison l'avez-vous consulté?

Blanc: J'avais perdu mon ombre. En tout cas je ne la voyais plus ni devant moi, ni derrière, ni à mes côtés.

Noir: Vos séances d'analyse vous ont-elles permis de la retrouver?

Blanc: Non, malheureusement non. Mais elles m'ont permis d'accepter de vivre sans elle.

Noir: Intéressant. Et votre reflet? (*se faisant pressant*) Votre reflet dans un miroir, une glace, une vitre, une surface réfléchissante, vous le distinguez encore?

Blanc: Je... à dire vrai... enfin il...

Noir: Il a disparu lui aussi ou il commence à disparaître.

Blanc: Oui.

Noir: Vous voyez, nous sommes entrés dans le cycle des disparitions irrémédiables.

Blanc: N'y a-t-il aucun remède, aucune parade possible?

Noir: Rien.

Blanc: Disparaît-on d'un seul coup tout entier ou petit bout par petit bout: une touffe de cheveux, un doigt, un orteil...?

Noir: Cela dépend de chacun, de sa capacité à esquiver, de ses ruses pour freiner le processus de toute façon inévitable.

Blanc: Par exemple, ma mémoire: je sens qu'elle se vide goutte à goutte. De grands espaces blancs s'étalent sur mes souvenirs. (*se levant sous l'effet de l'affolement*) Demain j'aurai peut-être oublié que je vous ai rencontré, écouté, parlé, j'aurai oublié ma vie entière!

Noir: (*le rassurant*) Calmez-vous, plus on résiste, plus c'est douloureux.

Blanc: Qu'en savez-vous?

Noir: Vous n'êtes pas le premier que j'aide à achever sa disparition. C'est mon rôle.

Blanc: Et si vous disparaissiez vous-même, qu'arrivera-t-il?

Noir: Il faut essayer pour le savoir.

Blanc: Vous voulez dire que... qu'il faut?...

Noir: Oui.

Blanc: Mais je suis un pacifique.

Noir: Du moins le croyez-vous.

Blanc: Cela arrêterait-il tout le processus?

Noir: L'arrêterait ou l'accélérerait.

Blanc: Je suis incapable d'un tel acte.

Noir: (*se levant*) Dans ce cas, au revoir, j'ai un autre rendez-vous à provoquer.

Blanc: Non! Vous ne partirez pas! (*le retenant*) Je ne peux pas laisser passer cette chance.

Il se jette sur lui et commence à l'étrangler.

Noir: (*comme délivré d'un fardeau*) Enfin!... Aaaaaah..... aaaaaah..... aaah... ah.

Blanc: (*le regardant en plein désarroi et étonnement*) Ce n'est pas moi qui l'ai tué, il s'est

laissé mourir entre mes bras. J'ai à peine posé mes mains sur son cou. Je... (*tourne la tête dans toutes les directions*) Un oiseau? J'ai entendu chanter un oiseau (*se fixant sur un point*) là-bas, mon Dieu, où est-il, où est-il? (*il sort en courant*) Oiseau, oiseau! Petit, petit....!?



L'ATTENTE DE LA TANTE

NOUS MARCHIONS CÔTE À CÔTE, nos pas martelant les feuilles mortes de l'automne. À seize heures, devant l'école, avec un pain au chocolat. Te déposer un baiser sur la joue. T'écouter me raconter tes calculs, ta dictée, avec cette chère Madame Lepieur. Te prendre la main. La serrer dans la mienne. Nos rituels pour nous aider à devenir une famille.

Nous prenions la rue des Lilas, au bout nous tournions à gauche. Nous emprunions toujours le même chemin. Chaque fois que nous passions à l'angle du boulevard Saint-Augustin, tu me demandais pourquoi les chaussures du monsieur assis à même le sol étaient trouées. Je t'observais. Tu te baissais pour lui tendre la moitié de ton pain au chocolat.

À ce moment précis, j'aurais aimé que tout se fige: tes yeux lumineux, ce flot d'étoiles parcourant l'intérieur de mon cœur. Je pressais un peu plus fort ta main. J'avais déjà le sentiment de partager ma route avec une grande dame. Les feuilles mortes de l'automne semblaient renaître.

Pour monter chez toi, nous boudions l'ascenseur. Nous préférions courir dans les escaliers. J'étais le loup. Je sortais les crocs. Tu avais hâte de retrouver Simone. Elle t'attendait derrière la porte. On entendait ses aboiements. Je feignais d'avoir perdu le trousseau de clés. Tu tombais dans le panneau à chaque fois. À neuf ans, on croit presque à tout.

Nous nous découvriions du talent. Nos liens, solides comme un temple, étaient de toute évidence indestructibles.

Et arriva ce lundi quinze octobre. J'ai d'abord pensé qu'il était sans importance. Avec le recul je crains que ce quinze octobre ait été sans doute pour moi toute une vie à réapprendre. Ce jour-là, c'est moi qui devais me rendre à la sortie de l'école. Dans son emballage, le pain au chocolat était encore chaud. Il ne pleuvait pas mais il commençait à faire froid. Tu portais une écharpe rouge, et ton bonnet rose cachait tes cheveux blonds. Lorsque tu m'as aperçue, tes yeux se sont égarés.

Nous avons parcouru les rues dans le silence. À l'angle du boulevard Saint-Augustin, tu as jeté un regard sombre sur les chaussures trouées du monsieur assis à même le sol et tu as serré contre ta poitrine ton pain au chocolat. J'ai lâché ta main. J'ai avancé un pas devant toi. Tu me suivais. Tes neuf ans me suivaient. J'étais la plus grande. Les feuilles de l'automne mouraient sous nos pas. Je ne voulais pas rentrer tout de suite. Mais toi il te fallait retrouver Simone. Ses léchouilles et ses longs poils doux.

Les trente-neuf marches de l'escalier m'ont paru plus hautes qu'à l'ordinaire. Nous avons croisé un voisin sans même répondre à son hochement de tête et son petit

sourire en coin. J'ai sorti le trousseau de clés de mon sac à main. Simone a grimpé sur tes cuisses. Tu l'as longuement caressée. Ton père fumait dans le salon. Vous vous êtes échangé un bisou. Dans ta chambre il ne restait que ton lit. J'ai pensé à toutes ces fois où nous avons sauté sur ta couette, entre tes deux poupées: Sarah, la rousse et Bernadette, la métisse.

Je me suis servi un café. Ton père m'a dit les choses froidement. Il a d'abord abandonné son mégot dans le cendrier puis entamé aussi sec une autre cigarette. Je n'ai capté que quelques mots. J'ai enterré les plus lourds, ceux qui pesaient trop pour moi. Mais déjà la douleur était là. De la cuisine, nous t'entendions lire "Le loup et l'agneau" de Jean de la Fontaine.

*La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.*

Ton père a baissé d'un ton. Je l'ai écouté comme j'ai pu. J'ai attrapé au vol quelques-unes de ses paroles. Un mot a traversé mon corps, a pénétré dans ma chair.

Paralysie.

J'ai vu loin. J'ai imaginé, envisagé. J'ai essayé de griller les étapes. J'ai voulu faire face et garder espoir. J'ai ouvert des portes, anticipé. *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* Et puis j'ai eu peur. Une boule dans l'arrière-gorge. Un pincement.

Ton père m'a proposé un alcool fort, un whisky, double. Simone est venue se coucher près de nous. J'avais encore gardé le silence. Ton père n'attendait rien de moi. Je n'étais que la tante, balbutiant: "On ne lutte pas contre la maladie, mais avec elle". Ce qui me rassurait, c'était ton entourage, tes alliés. Tout le monde t'aimait. Madame Lepieur, tes camarades, ta famille, la boulangère, l'homme assis à même le sol avec ses chaussures trouées, et tous ceux qui te devinaient, qui savaient visiter la bonté de ton âme.

Je me suis levée. La tristesse me ratatinait. Tu m'appelais. Tu voulais encore que je sois le loup et toi, l'agneau. J'ai triché. Je ne me suis pas vengée. *Là-dessus, au fond des forêts* je ne t'ai pas emportée et puis mangée, *sans autre forme de procès.*

Nous ne nous bercions pas d'illusions, mais nous espérions. Tu as souhaité que je reste. Bien entendu, j'ai accepté. J'ai effleuré ta joue du bout des doigts. Je me suis évertuée de mon mieux à te faire comprendre que tu risquais d'être déroutée par mon comportement.

Je ne savais pas ce qu'aurait fait ta mère mais naturellement il n'était pas question de marchander mon aide. J'étais sur le banc de la famille. Je devais me préparer, m'armer et t'entraîner dans ma ronde fleurie d'optimisme. Ton père m'avait caché ton rendez-vous de dix-sept heures avec le Professeur Berthier pour une série de radiographies.

– Je suis en train de faire un rêve! Un mauvais rêve!

Déjà, à l'ordinaire, je m'emportais facilement. Et là, mes angoisses resurgissaient. Je hurlais.

Je m'élançais dans une affreuse colère. Je me connaissais. Je savais que j'étais une tante trop nerveuse et trop inquiète. Je devais te soulager du poids de mes peurs. J'ai inventé un frère pour en absorber le trop-plein. Je ne cessais d'imaginer les batailles à venir, des

batailles plus rudes. Je ne pouvais m'empêcher de penser à tout ce corps médical autour de toi. À t'épier. Te chiner comme on chine une étoffe : te travailler, travailler... Toutes ces petites mains à s'affairer, non moins que les ouvrières d'une usine. Ton père t'a demandé d'enfiler ton manteau. Tu as enroulé ton écharpe rouge autour du cou et ajusté ton bonnet rose.

Je me suis allongée en chien de fusil sur ton lit, un peu grisée par le double whisky. Il me semblait que tout était faux, irréel. J'ai fermé les yeux. Je te voyais passer la main sur l'épaisse crête de poils noirs qui marquait la base du cou du cheval ; le premier cheval que tu touchais. Je te voyais devant une vitrine de robes de mariée. Tu me montrais ta préférée. Je te voyais déposer une rose blanche sur ma tombe. Je t'entendais raconter une de tes blagues à tes deux filles. Elles riaient si fort. Je te voyais dans ton laboratoire à la recherche d'une nouvelle molécule. Bordel ! C'était si bon. Qu'est-ce que vous voulez ? Je suis navrée. Je vous le dis. Je me suis endormie à une vitesse stupéfiante comme pour me cramponner à mes rêves. Et à mon réveil, je ne me suis souvenue de rien. J'avais mal au crâne. Il était assez tard. Vous n'étiez pas rentrés.

Simone a réclamé de l'affection. Une gentille chienne avec un caractère doux et calme à l'image de sa race : saint-bernard, capable de vous faire monter les larmes aux yeux quand elle plonge son regard dans le vôtre. Un cri d'alarme, une vieille tristesse.

L'attente était déclarée.

La mienne. La guerre. Robuste. Sur grand écran. La tienne en même temps. Au bout de cette file d'attente, ton joli visage enfantin empreint d'une expression de vaillance impuissante. Je me tortillais pour échapper à l'étreinte de ce cauchemar. L'attente devait être sous contrôle sauf qu'elle me filait entre les doigts, gluante. Et je n'y pouvais rien.

À vingt-trois heures, j'ai douté, emportée par mon imagination débridée. Je perdais le souffle. J'ai arpenté l'appartement. Je déambulais d'une pièce à l'autre. La pluie redoublait de violence. Je me livrais à trop de suppositions, trop à la fois. Et la seule plausible je l'écartais de mes pensées. Il y avait quelqu'un pour me faire perdre la tête. Quelqu'un de là-haut. Quelqu'un qui me torturait l'esprit. J'ai rassemblé mes affaires. C'en était fini pour moi d'être l'objet de l'attente.

J'ai rassemblé mes affaires.

